

# SEQUENCE SUR LE LIBERTINAGE

## LIBERTINAGE AU JARDIN

### PRESENTATION DE LA SEQUENCE ET SUGGESTION DE PROGRESSION ANNUELLE

Cette séquence sur le libertinage au jardin permet d'aborder de manière transversale plusieurs objets d'étude, et par conséquent de créer des passerelles entre les différentes connaissances que les programmes permettent aux élèves d'acquérir. Elle s'adresse en priorité aux 1<sup>ères</sup> L qui doivent étudier l'épistolaire et les réécritures, mais elle permet aussi aux autres sections d'approfondir leur connaissance du XVIII<sup>ème</sup> siècle et des frontières du genre biographique.

Elle peut ainsi permettre une transition entre une séquence sur les Lumières, dont on aborderait alors les ambiguïtés (quel lien entre les Lumières et le libertinage ?), et une séquence sur l'autobiographie dont les origines romanesques et les frontières génériques seraient déjà acquises par les élèves (fictions à la première personne dans les romans-mémoires et les lettres).

### OBJETS D'ETUDE :

#### - Mouvements littéraires et culturels

Le libertinage n'est pas explicitement nommé dans les Instructions officielles, mais son analyse permet d'approfondir la connaissance du siècle des Lumières. La dimension matérialiste de ce courant philosophique qui remet en cause les croyances et la morale commune se rapproche en effet par bien des aspects de la philosophie des Lumières par la revendication d'une liberté de mœurs et la recherche du bonheur et de la liberté, thèmes essentiels chez Voltaire, Diderot, Montesquieu et d'autres. Ces auteurs ont d'ailleurs parfois écrit également écrit des textes libertins. Le thème de la liberté sexuelle apparaît ainsi de manière flagrante dans *Le Supplément au voyage de Bougainville* de Diderot, ou dans les premiers chapitres de *L'Ingénu* de Voltaire. Certes la littérature libertine associe cette recherche du bonheur à une recherche de la sensualité et du plaisir, mais il s'agit plus d'une modulation que d'une rupture.

La question de la morale et de la vertu est par contre beaucoup plus problématique. La licence du libertin est-elle, comme le proclament certains philosophes des Lumières un ferment de désordre social, ou est-elle une exploration du mal, que les Lumières reconnaissent et combattent ? Là réside également une ambiguïté du XVIII<sup>ème</sup> qu'il est intéressant d'aborder.

#### - Genres : épistolaire et roman-mémoire

Cette séquence permet d'aborder de manière concomitante deux objets d'étude : l'épistolaire, spécifiquement au programme des 1<sup>ères</sup> L mais suggéré pour l'ensemble des sections dans sa dimension autobiographique, et le biographique, dont on découvre ici les origines historiques et les frontières : le roman à la première personne ou roman-mémoire, qui est en grande partie à l'origine du genre autobiographique.

#### - Réécritures

Enfin, le choix du jardin comme thème privilégié de ce groupement révèle l'importance des réécritures, sous toutes ses formes. Intertextualité implicite dans les romans libertins qui empruntent tous ce même topos en le modulant. Réécriture des tableaux libertins célèbres dont les séances TICE permettent l'analyse et la confrontation. Enfin réécriture des mythes des jardins amoureux, jardins d'Eden ou Nouvelle Cythère (et là encore on peut reconnaître le nom donné à Tahiti par les philosophes des Lumières dont Diderot).

### LIBERTINAGE AU JARDIN

Objets d'étude, perspectives et orientation principale (problématique retenue)	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Mouvement littéraire et culturel : les Lumières et le libertinage</li> <li>- Genres : l'épistolaire et le roman-mémoire</li> <li>- Réécritures</li> </ul>
Groupement de textes Lectures analytiques	<p>Les formes littéraires du jardin libertin :</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- dans les romans épistolaires : textes 1, 2, 3</li> <li>- dans les romans-mémoires : textes 4, 5, 6, 7</li> <li>- dans les dialogues : texte 8</li> </ul> <p>Les fonctions narratives du jardin libertin :</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- un lieu où se nouent les intrigues libertines : textes 1, 4, 5, 6, 8</li> <li>- un lieu où s'accomplit le libertinage : textes 2, 3, 7</li> </ul>

Document complémentaire	Comparaison avec la scène du baiser au jardin dans <i>La Nouvelle Héloïse</i> de Rousseau
Activités proposées à la classe	Séances TICE : le libertinage au jardin
Lectures cursives	Suggestions : - Choderlos de Laclos, <i>Les Liaisons dangereuses</i> - Abbé Prévost, <i>Manon Lescaut</i>

# SEANCES TICE : LE LIBERTINAGE AU JARDIN (A PARTIR DES RESSOURCES D'INTERNET)

## **Présentation de la recherche**

Cette recherche a pour objectif d'approfondir les connaissances que les élèves ont acquises en ce qui concerne le mouvement littéraire et culturel du libertinage au XVIIIème siècle. Elle s'inscrit après une analyse déjà approfondie de ses caractéristiques à partir de textes littéraires.

## **Séance 1 : Découverte du libertinage en peinture**

### Sites :

- Peinture et libertinage. Découverte et analyses : <http://www.ac-nancy-metz.fr/Pres-etab/JeanLurcatBruyeres/lyceejeanlurcat/louvre/libert0.html>
- Recherche encyclopédique sur le XVIIIème siècle : <http://www.louvre.edu/>

### Questions :

- 1) Quels sont les principaux peintres français du libertinage au XVIIIème siècle ?
- 2) Quels sont les thèmes privilégiés du libertinage en peinture ?
- 3) Comment le libertinage se traduit-il dans l'esthétique picturale ?

### Réinvestissement du travail :

Correction en classe.

## **Séance 2 : Analyse approfondie des peintres libertins du XVIIIème siècle**

### Sites :

- Recherche encyclopédique sur le XVIIIème siècle : <http://www.louvre.edu/>
- Quelques tableaux commentés dans le musée critique de La Sorbonne : <http://mucri.univ-paris1.fr/sommaire.html>

### Questions :

- 1) Présentez l'évolution personnelle et l'esthétique propre à chacun des peintres libertins les plus célèbres. Quelles sont les caractéristiques communes et les spécificités de leur représentation picturale du libertinage ?
- 2) Choisissez plusieurs tableaux sur le même thème, qu'ils soient ou non du même artiste, et présentez une analyse synthétique de l'expression du libertinage dans chacun d'eux.

### Réinvestissement du travail :

Exposé oral et correction en classe.

## **Séance 3 : Du jardin littéraire au jardin pictural**

### Sites :

- Recherche encyclopédique sur le XVIIIème siècle : <http://www.louvre.edu/>
- Watteau et l'art des jardins : <http://www.kozee.com/Decor/Mag/Garden/Watteau/Fr/Watteau1.php>

### Questions :

- 1) A partir des connaissances acquises lors des séances précédentes, élaborer une synthèse sur les représentations picturales du jardin libertin au XVIIIème siècle.
- 2) Comparez une ou plusieurs représentations picturales de jardins libertins et un texte littéraire portant sur le même sujet. Élaborez une présentation commune des points communs et des spécificités des supports que vous aurez choisis.

### Réinvestissement du travail :

Exposé oral.

## SUGGESTIONS DE TEXTES

### TEXTE 1

Choderlos de Laclos  
*Les Liaisons dangereuses*

Lettre VI.

Le vicomte de Valmont à la marquise de Merteuil.

Il n'est donc point de femme qui n'abuse de l'empire qu'elle a su prendre ! Et vous-même, vous que je nommai si souvent mon indulgente amie, vous cessez enfin de l'être, et vous ne craignez pas de m'attaquer dans l'objet de mes affections ! De quels traits vous osez peindre madame de Tourvel !... quel homme n'eût point payé de sa vie cette insolente audace ? à quelle autre femme qu'à vous n'eût-elle pas valu au moins une noirceur ? De grâce, ne me mettez plus à d'aussi rudes épreuves ; je ne répondrais pas de les soutenir. Au nom de l'amitié, attendez que j'aie eu cette femme, si vous voulez en médire. Ne savez-vous pas que la seule volupté a le droit de détacher le bandeau de l'amour ?

Mais que dis-je ? Madame de Tourvel a-t-elle besoin d'illusion ? non ; pour être adorable il lui suffit d'être elle-même. Vous lui reprochez de se mettre mal ; je le crois bien : toute parure lui nuit ; tout ce qui la cache la dépare : c'est dans l'abandon du négligé qu'elle est vraiment ravissante. Grâce aux chaleurs accablantes que nous éprouvons, un déshabillé de simple toile me laisse voir sa taille ronde et souple. Une seule mousseline couvre sa gorge ; et mes regards furtifs, mais pénétrants, en ont déjà saisi les formes enchanteresses. Sa figure, dites-vous, n'a nulle expression. Et qu'exprimerait-elle, dans les moments où rien ne parle à son cœur ? Non, sans doute, elle n'a point, comme nos femmes coquettes, ce regard menteur qui séduit quelquefois et nous trompe toujours. Elle ne sais pas couvrir le vide d'une phrase par un sourire étudié ; et quoiqu'elle ait les plus belles dents du monde, elle ne rit que de ce qui l'amuse. Mais il faut voir comme, dans les folâtres jeux, elle offre l'image d'une gaieté naïve et franche ! comme, auprès d'un malheureux qu'elle s'empresse de secourir, son regard annonce la joie pure et la bonté compatissante ! Il faut voir, surtout à moindre mot d'éloge ou de cajolerie, se peindre, sur sa figure céleste, ce touchant embarras d'une modestie qui n'est point jouée !... Elle est prude et dévote, et de là vous la jugez froide et inanimée ? Je pense bien différemment. Quelle étonnante sensibilité ne faut-il pas avoir pour la répandre jusque sur son mari, et pour aimer toujours un être toujours absent. Quelle preuve plus forte pourriez-vous désirer ? J'ai su pourtant m'en procurer une autre.

J'ai dirigé sa promenade de manière qu'il s'est trouvé un fossé à franchir ; et, quoique fort leste, elle est encore plus timide : vous jugez bien qu'une prude craint de sauter le fossé\*. Il a fallu se confier à moi. J'ai tenu dans mes bras cette femme modeste. Nos préparatifs et le passage de ma vieille tante avaient fait rire aux éclats la folâtre dévote : mais, dès que je me fus emparé d'elle, par une adroite gaucherie, nos bras s'enlacèrent mutuellement. Je pressai son sein contre le mien ; et, dans ce court intervalle, je sentis son cœur battre plus vite. L'aimable rougeur vint colorer son visage, et son modeste embarras m'apprit assez *que son cœur avait palpité d'amour et non de crainte*. Ma tante cependant s'y trompa comme vous, et se mit à dire : « L'enfant a eu peur » ; mais la charmante candeur de *l'enfant* ne lui permit pas le mensonge, et elle répondit naïvement : « Oh non, mais... » Ce seul mot m'a éclairé. Dès ce moment, le doux espoir a remplacé la cruelle inquiétude. J'aurai cette femme ; je l'enlèverai au mari qui la profane : j'oserai la ravir au dieu même qu'elle adore. Quel délice d'être tour à tour l'objet et le vainqueur de ses remords ! Loin de moi l'idée de détruire les préjugés qui l'assiègent ! ils ajouteront à mon bonheur et à ma gloire. Qu'elle croie à la vertu, mais qu'elle me la sacrifie ; que ses fautes l'épouvantent sans pouvoir l'arrêter ; et qu'agitée de mille terreurs, elle ne puisse les oublier, les vaincre que dans mes bras. Qu'alors j'y consens, elle me dise : « Je t'adore », elle seule, entre toutes les femmes, sera digne de prononcer ce mot. Je serai vraiment le Dieu qu'elle aura préféré.

Soyons de bonne foi ; dans nos arrangements, aussi froids que faciles, ce que nous appelons bonheur est à peine un plaisir. Vous le dirai-je ? Je croyais mon cœur flétri, et ne me trouvant plus que des sens, je me plaignais d'une vieillesse prématurée. Madame de Tourvel m'a rendu les charmantes illusions de la jeunesse. Au près d'elle, je n'ai pas besoin de jouir pour être heureux. La seule chose qui m'effraie, est le temps que va me prendre cette aventure ; car je n'ose rien donner au hasard. J'ai beau me rappeler mes heureuses témérités, je ne puis me résoudre à les mettre en usage. Pour que je sois vraiment heureux, il faut qu'elle se donne ; et ce n'est pas une petite affaire.

Je suis sûr que vous admireriez ma prudence. Je n'ai pas encore prononcé le mot d'amour ; mais déjà nous en sommes à ceux de confiance et d'intérêt. Pour la tromper le moins possible, et surtout pour prévenir

l'effet des propos qui pourraient lui revenir, je lui ai raconté moi-même, et comme en m'accusant, quelques-uns de mes traits les plus connus. Vous ririez de voir avec quelle candeur elle me prêche. Elle veut, dit-elle, me convertir. Elle ne se doute pas encore de ce qu'il lui en coûtera pour le tenter. Elle est loin de penser qu'*en plaidant*, pour parler comme elle, *pour les infortunées que j'ai perdues*, elle parle d'avance de sa propre cause. Cette idée me vint hier au milieu d'un de ses sermons, et je ne pus me refuser au plaisir de l'interrompre, pour l'assurer qu'elle parlait comme un prophète. Adieu, ma très belle amie. Vous voyez que je ne suis pas perdu sans ressource.

P.S. A propos, ce pauvre chevalier, s'est-il tué de désespoir ? En vérité, vous êtes cent fois plus mauvais sujet que moi, et vous m'humilieriez si j'avais de l'amour-propre.

Du château de..., ce 9 août 17\*\*

\* On reconnaît ici le mauvais goût des calembours, qui commençait à prendre, et qui depuis a fait tant de progrès.

## TEXTE 2

### Choderlos de Laclos *Les Liaisons dangereuses*

Lettre X.

La marquise de Merteuil au vicomte de Valmont.

Me boudez-vous, Vicomte ? ou bien êtes-vous mort ? ou, ce qui y ressemblerait beaucoup, ne vivez-vous plus que pour votre Présidente ? Cette femme, qui vous a rendu les *illusions de la jeunesse*, vous en rendra bientôt aussi les ridicules préjugés. Déjà vous voilà timide et esclave ; autant vaudrait être amoureux. Vous renoncez à vos *heureuses témérités*. Vous voilà donc vous conduisant sans principes, et donnant tout au hasard, ou plutôt au caprice. Ne vous souvient-il plus que l'amour est, comme la médecine, *seulement l'art d'aider à la nature* ? Vous voyez que je vous bats avec vos armes : mais je n'en prendrai pas d'orgueil ; car c'est bien battre un homme à terre. *Il faut qu'elle se donne*, me dites-vous : eh ! sans doute, avec cette différence que ce sera de mauvaise grâce. Mais, pour qu'elle finisse par se donner, le vrai moyen est de commencer par la prendre. Que cette ridicule distinction est bien un vrai déraisonnement de l'amour ! Je dis l'amour ; car vous êtes amoureux. Vous parler autrement, ce serait vous trahir, ce serait vous cacher votre mal. Dites-moi donc, amant langoureux, ces femmes que vous avez eues, croyez-vous les avoir violées ? Mais, quelque envie qu'on ait de se donner, quelque pressée que l'on en soit, encore faut-il un prétexte ; et y en a-t-il de plus commode pour nous, que celui qui nous donne l'air de céder à la force ? Pour moi, je l'avoue, une des choses qui me flattent le plus, est une attaque vive et bien faite, où tout es succède avec ordre quoique avec rapidité ; qui ne nous met jamais dans ce pénible embarras de réparer nous-mêmes une gaucherie dont au contraire nous dû profiter ; qui sait garder l'air de la violence jusque dans les choses que nous accordons, et flatter avec adresse nos deux passions favorites, la gloire de la défense et le plaisir de la défaite. Je conviens que ce talent, plus rare que l'on ne croit, m'a toujours fait plaisir, même alors qu'il ne m'a pas séduite, et que quelquefois il m'est arrivé de me rendre, uniquement comme récompense. Telle dans nos anciens tournois, la beauté donnait le prix de la valeur et de l'adresse.

Mais vous, qui n'êtes plus vous, vous vous conduisez comme si vous aviez peur de réussir. Eh ! depuis quand voyagez-vous à petites journées et par des chemins de traverse ? Mon ami, quand on veut arriver, des chevaux de poste et la grande route ! Mais laissons ce sujet, qui me donne d'autant plus d'humeur qu'il me prive du plaisir de vous voir. Au moins écrivez-moi plus souvent que vous ne faites, et mettez-moi au courant de vos progrès. Savez-vous que voilà plus de quinze jours que cette ridicule aventure vous occupe, et que vous négligez tout le monde ?

A propos de négligence, nous ressemblons aux gens qui envoient régulièrement savoir des nouvelles de leurs amis malades, mais qui ne se font jamais rendre la réponse. Vous finissez votre dernière lettre par me demander si le chevalier est mort. Je ne réponds pas, et vous ne vous en inquiétez pas davantage. Ne savez-vous plus que mon amant est votre ami-né ? Mais rassurez-vous, il n'est point mort ; ou s'il l'était, ce serait de l'excès de sa joie. Ce pauvre chevalier, comme il est tendre ! comme il est fait pour l'amour ! comme il sait sentir vivement ! la tête m'en tourne. Sérieusement, le bonheur parfait qu'il trouve à être aimé de moi, m'attache véritablement à lui.

Ce même jour, où je vous écrivais que j'allais travailler à notre rupture, combien je le rendis heureux ! Je m'occupais pourtant tout de bon des moyens de le désespérer, quand on me l'annonça. Soit caprice ou raison, jamais il ne me parut si bien. Je le reçus cependant avec humeur. Il espérait passer deux heures avec moi, avant celle où ma porte serait ouverte à tout le monde. Je lui dis que j'allais sortir : il me demanda où j'allais ; je refusai de le lui apprendre. Il insista ; où *vous ne serez pas*, repris-je, avec aigreur. Heureusement pour lui, il resta pétrifié de cette réponse ; car, s'il eût dit un mot, il s'ensuivait inmanquablement une scène qui eût amené la rupture que j'avais projetée. Étonnée de son silence, je jetai les yeux sur lui sans autre projet, je vous jure, que de voir la mine qu'il faisait. Je retrouvai sur cette charmante figure cette tristesse, à la fois profonde et tendre, à laquelle vous-même êtes convenu qu'il était si difficile de résister. La même cause produisit le même effet ; je fus vaincue une seconde fois. Dès ce moment, je ne m'occupai plus que des moyens d'éviter qu'il pût me trouver un tort. « je sors pour affaire, lui dis-je avec un air un peu plus doux, et même cette affaire vous regarde ; mais ne m'interrogez pas. Je souperai chez moi ; revenez, et vous serez instruit. » Alors il retrouva la parole ; mais je ne lui permis pas d'en faire usage. « Je suis très pressée, continuai-je. Laissez-moi ; à ce soir. » Il baisa ma main et sortit.

Aussitôt, pour le dédommager, peut-être pour me dédommager moi-même, je me décide à lui faire connaître ma petite maison dont il ne se doutait pas. J'appelle ma fidèle *Victoire*. J'ai ma migraine ; je me couche pour tous mes gens ; et, restée enfin seule avec *la véritable*, tandis qu'elle se travestit en laquais, je fais une toilette de femme de chambre. Elle fait ensuite venir un fiacre à la porte de mon jardin, et nous voilà parties. Arrivée dans ce temple de l'amour, je choisis le déshabillé le plus galant. Celui-ci est délicieux ; il est de mon invention : il ne laisse rien voir, et pourtant fait tout deviner. Je vous en promets un modèle pour votre Présidente, quand vous l'aurez rendue digne de le porter.

Après ces préparatifs, pendant que *Victoire* s'occupe des autres détails, je lis un chapitre du *Sopha*, une lettre d'Héloïse et deux contes de La Fontaine, pour recorder les différents tons que je voulais prendre. Cependant mon chevalier arrive avec l'empressement qu'il a toujours. Mon Suisse la lui refuse, et lui apprend que je suis malade : premier incident. Il lui remet en même temps un billet de moi, mais non de mon écriture, suivant ma prudente règle. Il l'ouvre, et y trouve de la main de *Victoire* : « A neuf heures précises, au Boulevard, devant les cafés. » Il s'y rend ; et là, un petit laquais qu'il ne connaît pas, qu'il croit au moins ne pas connaître, car c'était toujours *Victoire*, vient lui annoncer qu'il faut renvoyer sa voiture et le suivre. Toute cette marche romanesque lui échauffait la tête d'autant, et la tête échauffée ne nuit à rien. Il arrive enfin, et la surprise et l'amour causaient en lui un véritable enchantement. Pour lui donner le temps de se remettre, nous nous promenons un moment dans le bosquet ; puis je le ramène vers la maison. Il voit d'abord deux couverts mis ; ensuite un lit fait. Nous passons jusqu'au boudoir, qui était dans toute sa parure. Là, moitié réflexion, moitié sentiment, je passai mes bras autour de lui, et me laissai tomber à ses genoux. « O mon ami ! lui dis-je, pour vouloir te ménager la surprise de ce moment, je me reproche de t'avoir infligé par l'apparence de l'humeur ; d'avoir pu un instant voiler mon cœur à tes regards. Pardonne-moi mes torts ; je veux les expier à force d'amour. » Vous jugez de l'effet de ce discours sentimental. L'heureux chevalier me releva, et mon pardon fut scellé sur cette même ottomane où vous et moi scellâmes si gaiement et de la même manière notre éternelle rupture.

Comme nous avons six heures à passer ensemble, et que j'avais résolu que tout ce temps fût pour lui également délicieux, je modérai ses transports, et l'aimable coquetterie vient remplacer la tendresse. Je ne crois pas avoir jamais mis tant de soin à plaire, ni avoir jamais été aussi contente de moi. Après le souper, tour à tour enfant et raisonnable, folâtre et sensible, quelquefois même libertine, je me plaisais à le considérer comme un sultan au milieu de son sérail, dont j'étais tour à tour les favorites différentes. En effet, ses hommages réitérés, quoique toujours reçus par la même femme, le furent toujours par une maîtresse nouvelle.

Enfin au point du jour il fallut se séparer ; et, quoi qu'il dît, il en avait autant de besoin que peu d'envie. Au moment où nous sortîmes et pour dernier adieu, je pris la clef de cet heureux séjour et la lui remettant entre les mains : « Je ne l'ai eue que pour vous, lui dis-je ; il est juste que vous en soyez le maître : c'est au sacrificateur à disposer du temple. » C'est par cette adresse que j'ai prévenu les réflexions qu'aurait pu lui faire naître la propriété, toujours suspecte, d'une petite maison. Je le connais assez, pour être sûre qu'il ne s'en servira que pour moi ; et si la fantaisie me prenait d'y aller sans lui, il me reste bien une double clef. Il voulait à toute force prendre jour pour y revenir ; mais je l'aime trop encore, pour vouloir l'user si vite. Il ne faut se permettre d'excès qu'avec les gens qu'on veut quitter bientôt. Il ne sait pas cela, lui ; mais, pour son bonheur, je le sais pour deux.

Je m'aperçois qu'il est trois heures du matin, et que j'ai écrit un volume, ayant le projet de n'écrire qu'un mot. Tel est le charme de la confiante amitié : c'est elle qui fait que vous êtes toujours ce que j'aime le

mieux ; mais, en vérité, le chevalier est ce qui me plaît davantage.

*De..., ce 12 août 17\*\*.*

### TEXTE 3

#### Claude-Joseph Dorat *Les Malheurs de l'inconstance*

Lettre XLI

De Madame de Syrcé au comte de Mirbelle

Je ne m'arrêterai point, monsieur, sur les motifs de mon départ, je ne sens pas la nécessité de vous en instruire. Je vous répète ce que je vous ai déjà dit, j'avais un désir de repos qui me tourmentait depuis quelques ours... chacun sait ses besoins. Vos lettres au reste m'occupent bien agréablement. A l'amour près que je n'ai garde d'approuver, je les lis avec plaisir et ce plaisir du moins n'est point mêlé d'effroi, ici tout me plaît, rien ne me fait peur. Je jouis de la plus grande liberté. Le maréchal a été bien aise de me voir, il n'a chez lui que quelques hommes qui lui viennent des campagnes voisines et la duchesse de \*\*\*.

Malgré son asthme qui la rend la plus aigre personne du monde, elle me contrarie toute la journée avec ce qui lui reste de respiration, elle fait toujours l'éloge des femmes de son temps et cet éloge est une satire amère de celles des nôtre, mais je suis douce, trop peut-être... Je la laisse dire, je joue le soir à la comète, elle y est d'un bonheur inouï, je ne gagne jamais et cette attention la désarme, elle me trouve délicieuse.. à la comète.

J'habite le plus beau lieu du monde. La peinture qu'on en ferait aurait l'air d'une féerie. Tantôt c'est la nature parée de la main des hommes et embellie des richesses de l'art, tantôt c'est cette même nature abandonnée à ses caprices. Les eaux comme dans la plupart de nos parcs n'y son point enchaînées dans des bassins étroits, c'est une rivière qui traverse les jardins et sur laquelle des gondoles nous promènent. J'oubliais un labyrinthe presque magique, il faut ma prudence pour ne pas s'y égarer. Toutes les fleurs du printemps sont là et tous les oiseaux qui chantent bien s'y rassemblent. Les routes sont bordées d'un double rang de rocaille où serpente une eau vive sur un sable coloré. Les statues n'y représentent que des fictions, car ce sont des femmes qui cèdent et je n'aime point cela. On consacre nos faiblesses, où sont les monuments érigés à nos vertus ? C'est le tort des hommes, non le nôtre. Où en étais-je ? Je n'en sais rien... Dieu me préserve de mettre de l'ordre dans ce que j'écris ! Je me dépêche d'arriver à la grotte charmante qui termine le labyrinthe. Quand on y est, il semble qu'on soit séparé de l'univers, on y marche sur les roses et on en est couronné. J'y vais souvent surtout quand le soleil se couche. L'attrait y mène, l'enchantement y retient, on y rêve... à ce qu'on veut.

A propos de rêves, il faut que je vous raconte celui que j'ai fait cette nuit, je l'attribue aux idées volatiles qui m'occupent le jour. Je rêvais donc que j'étais dans un bosquet sombre, j'y pensais à bien des choses, j'y faisais des réflexions, elles m'amènèrent à souhaiter un sylphe... mais un vrai sylphe. Soudain, il m'en apparut un, il sortait d'un nuage d'or, il avait un vêtement bleu céleste et une figure... que je n'ai point oubliée. Ses regards étaient pleins de tendresse et non d'une ardeur inquiétante, le son de sa voix pénétrait jusqu'au cœur, il ne demandait rien, il ne voulait qu'aimer. Il commençait à m'entretenir des mœurs des sylphes, de la pureté de leurs feux, je crois même qu'il me disait du mal des hommes, je l'écoutais, j'avais du plaisir à l'entendre... quand une de mes femmes vint m'éveiller. Adieu mon sylphe ! et vraiment je le regrette.

*P.S.* Vous me demandez le temps de mon retour à Paris. Je ne le sais pas moi-même... J'attends que vous ayez de la raison.

Lettre XLII

Du comte de Mirbelle au chevalier de Gérard

Il m'est venu l'idée la plus singulière, la plus hardie. Je veux l'exécuter. Je ne puis vivre sans voir la marquise, ma démarche est indiscreète, l'excès de mon trouble la justifie. Il m'est impossible que Madame de Syrcé soit ce qu'elle paraît, elle serait trop adorable et moi je ne puis être plus longtemps en proie au sentiment qui me déchire. J'aime mieux lui déplaire... Je vais tout risquer. Vous connaissez mon cœur ; il est faible et ardent, emporté dans ses goûts, bouillant dans ses désirs. Il faut que je me satisfasse quitte après à me repentir, à pleurer mon erreur et à me rendre aux remontrances d'un ami. Je pars.

Lettre XLIII

Du comte de Mirbelle au chevalier de Gérard

Ne m'en dites jamais de mal... Je l'adore, je l'idolâtre, mon enthousiasme survit à un bonheur dont je n'avais point l'idée. Où suis-je ? Comment vous peindre mon trouble, mes transports ? Partagez le délire, l'ivresse, l'enchantement de votre ami.

Mon voyage d'hier était au château de \*\*\* où elle est présentement. Elle m'avait mandé la veille qu'elle venait de faire un rêve dans lequel elle avait cru voir un de ces êtres fantastiques enfantés par la délicate imagination des femmes, c'est à ce songe que je dois un bien !... O ! mon cher chevalier, ce n'est point une mortelle... Par où commencer ? Quels souvenirs ! ils m'enlèvent à moi-même.

Je pars, j'arrive vers six heures, le jour avait été brûlant, la soirée était charmante. Je demande l'intendant des jardins, j'avais laissé ma voiture à une lieue de là, rien ne pouvait me trahir. Je m'informais de cet homme s'il était possible de voir Madame de Syrcé, il me dit qu'elle se promenait le soir dans le labyrinthe et que sûrement je l'y trouverais, je le priai de m'y conduire. Sur les difficultés qu'il me fit je lui représentai que j'avais à lui remettre des papiers de la dernière importance et qu'on ne pouvait confier qu'à elle. Rien n'ébranlait sa fidélité, une bourse de vingt-cinq louis le désarma, tout fut aplani, il me suivit à l'entrée du lieu qu'il m'avait indiqué, m'en donna la clef et me quitta.

Jugez de mon ravissement, je me crus transporté sous un autre ciel, je n'étais plus à moi. Mes yeux ne distinguaient rien... ils cherchaient Madame de Syrcé. A mesure que j'avancais dans ce voluptueux dédale, j'éprouvais un tremblement involontaire, enfin après bien des détours j'entends quelque bruit, je respire à peine... Quel objet ! quel moment ! A travers une charmille je l'aperçois lisant une lettre et cette lettre était une des miennes ! La marquise qui se croyait seule avait dans son ajustement ce désordre, cette négligence qu'on peut se permettre quand on est sûre de n'avoir pas de témoins. Je ne sais quelle volupté était répandue sur toute sa personne, son sein n'avait d'autre voile qu'une gaze légère que le zéphyr dérangeait. J'étais en extase, je la dévorais des yeux, enivré de ce que je voyais j'aurais craint de perdre quelque chose en osant davantage. Je m'enhardis, la porte du sanctuaire s'ouvre, je parais aux regards de la déesse, elle jette un cri, sa main tremblante abandonne la lettre qu'elle tenait et sa frayeur est si grande qu'elle reste immobile sans songer même à réparer le désordre de sa parure... Oubli charmant dont je remerciai l'amour !

Ne craignez rien, m'écriai-je, en me précipitant à ses pieds, je suis l'amant que vous avez rêvé, mais l'amant le plus soumis, le plus respectueux, le plus tendre, je vous adore, je viens vous le dire, vous le répéter cent fois. O Dieu, dit-elle ! d'une voix presque éteinte, est-ce une illusion ? Veillé-je ? Est-ce mon rêve qui se prolonge ? Oui, oui, reconnaissez un sylphe à mon respect, les désirs se taisent, votre beauté les allume, la délicatesse les enchaîne. A ces mots elle se lève, m'échappe et me défend de la suivre. Je n'écoute rien, je l'arrête... Eh ! pouvais-je obéir ? Malheureuse ! dit-elle, où suis-je ?... Fuyez, comte, fuyez, qui vous amène ici ? Quel mortel a pu vous y introduire ? Cruel ! voulez-vous que je vous haisse !...

Elle retombe sans force et sans couleur sur le lit de gazon près duquel je l'avais ramenée, ses regards peignaient l'effroi, mais non la haine. Alors saisissant une de ses mains que je couvre de baisers, calmez-vous, lui dis-je, ce n'est point un ennemi qui vient vous surprendre, c'est un amant qui veut mourir à vos genoux. Elle tremblait, soupirait, ses yeux étaient baissés, le mouvement de son sein devenait plus rapide, un léger frisson semblait errer sur ses lèvres, je les réchauffais à la flamme de mon haleine. Tout me favorisait, l'ombre qui commençait à descendre sur ce berceau mystérieux, j'étais passionné, je fus bientôt plus pressant. Sa terreur était mêlée d'une émotion pleine de charmes et, jusqu'à ses prières touchantes, tout redoublait mes transports. Je ne voyais qu'elle, je n'entendais que la voix de l'amour... L'occasion, le lieu, sa surprise, son saisissement, l'obscurité même assurait mon triomphe. J'osai profiter de tant d'avantages réunis, j'osai (peut-être son cœur me le pardonne) j'osai tout, un voile de verdure enveloppa la pudeur, le sylphe devint homme et l'homme devint un dieu...

Il fallut trop tôt m'en séparer, malgré mes efforts pour la retenir, malgré les soumissions de l'amour heureux qui, brûlant de le devenir davantage, s'accusait de l'avoir été, malgré l'instant de repentir qu'au sein de la félicité suprême sa douleur m'avait surpris, elle s'arracha de mes bras, muette, éperdue, baignée de larmes et, jugez de son pouvoir, sa volonté une fois l'emporta sur la violence de mes feux ! Je la suivis longtemps à travers l'obscurité et, ne distinguant plus es objets, je croyais encore la voir.

Je ne vous recommande point le secret, je ne me confierai qu'à vous, à vous seul dans l'univers. Ah ! mon bonheur est trop vif, trop bien senti pour que j'aie besoin du froid plaisir de m'en vanter. Adieu.

#### TEXTE 4

Crébillon fils

*Les Egarements du cœur et de l'esprit*



Nous étions alors dans le printemps ; et, en sortant de chez Germeuil, j'allai aux Tuileries. Je ne ressouvins en chemin du rendez-vous que m'avait donné Madame de Lursay ; mais, outre qu'il ne me paraissait pas alors aussi charmant que la veille, je ne me sentais pas assez de tranquillité dans l'esprit pour le soutenir. La seule image de l'inconnue m'occupait fortement ; je la traitais de perfide, comme si elle m'eût en effet donné des droits sur son cœur, et qu'elle les eût violés. Je soupirais d'amour et de fureur ; il n'était point de proets extravagants que je ne formasse pour l'enlever à Germeuil ; jamais enfin je ne m'étais trouvé dans un état si violent.

Quoique je ne dusse pas craindre, à l'heure qu'il était, de rencontrer beaucoup de monde, dans quelque endroit des Tuileries que je portasse mes pas, la situation de mon esprit me fit chercher les allées que je savais être solitaires en tout temps. Je tournai du côté du labyrinthe, et je m'y abandonnai à ma douleur et à ma jalousie. Deux voix de femmes, que j'entendis assez près de moi, suspendirent un instant la rêverie dans laquelle j'étais plongé : occupé de moi-même comme je l'étais, il me restait peu de curiosité pour les autres. Quelque cruelle que fût ma mélancolie, elle m'était chère, et je craignais tout ce qui pouvait y faire diversion. Je descendais pour aller l'entretenir ailleurs, lorsqu'une exclamation, que fit une de ces deux femmes, m'obligea de me retourner. La palissade, qui était entre nous, me dérobaient leur vue, et cet obstacle me détermina à voir qui ce pouvait être. J'écartai la charmille le plus doucement que je pus ; et ma surprise et ma joie furent sans égales, en reconnaissant mon inconnue.

Une émotion, plus forte encore que celle où elle m'avait mis la première fois que je l'avais vue, s'empara de mes sens. Ma douleur, suspendue d'abord à l'aspect d'un objet si charmant, fit place enfin à la douceur extrême de la revoir. J'oubliais dans ce moment, le plus cher de ma vie, que je croyais qu'elle aimait un autre que moi ; je m'oubliais moi-même. Transporté, confondu, je pensai mille fois m'aller jeter à ses pieds, et lui jurer que je l'adorais. Ce mouvement si impétueux se calma, mais ne s'éteignit pas. Elle parlait assez haut, et le désir de découvrir quelque chose de ses sentiments dans un entretien dont elle croyait n'avoir pas de témoin, me rendit plus tranquille, et me fit résoudre à me cacher, et à faire le moins de bruit qu'il me serait possible. Elle était avec une des Dames que j'avais vues avec elle à l'Opéra. En me pénétrant du plaisir d'être si près d'une personne pour qui je sentais tant d'amour, je ne me consolais point de ne pouvoir pas l'entretenir : son visage n'était pas tourné absolument de mon côté, mais j'en découvrais assez pour ne pas perdre tous ses charmes. La situation où elle était, l'empêchait de me voir, et m'en faisait pas là moins regretter ce que j'y perdais.

Je l'avouerai, disait l'inconnue, je ne suis point insensible au plaisir de paraître belle : je ne hais pas même qu'on me dise que je le suis ; mais ce plaisir m'occupe moins que vous ne pensez : je le trouve aussi frivole qu'il l'est en effet ; et, si vous me connaissiez mieux, vous croiriez que le danger n'en est pas grand pour moi. Je ne prétendais pas vous dire, repartit la Dame, qu'il y eût tant à craindre pour vous, mais seulement qu'il faut s'y livrer le moins qu'on peut. Je pense tout le contraire, reprit l'inconnue : il faut d'abord s'y livrer beaucoup ; on en est plus sûr de s'en dégoûter. Vous tenez là le discours d'une coquette, reprit la Dame, et cependant vous ne l'êtes pas. S'il y a même, dans le cours de votre vie, quelque chose à redouter pour vous, c'est d'avoir le cœur trop sensible et trop attaché. Je n'en sais rien encore, repartit l'inconnue : de tous ceux qui jusqu'à présent, m'ont dit que j'étais belle, et m'ont paru le sentir, aucun ne m'a touchée. Quoique jeune, je connais tout le danger d'un engagement : d'ailleurs, je vous avouerai que ce que j'entends dire des hommes me tient en garde contre eux ; parmi tous ceux que je vois, je n'en ai pas trouvé un seul, si vous en exceptez le Marquis, qui fût digne de me plaire. Je ne rencontre partout que des ridicules, qui, pour être brillants, ne m'en déplaisent pas moins. Je ne me flatte pas cependant d'être insensible ; mais je ne me vois rien encore qui puisse me faire cesser de l'être. Vous ne me parlez point de bonne foi, reprit la Dame, et j'ai lieu de penser, que, malgré le peu de cas que vous faites des hommes, il y en a un qui a trouvé grâce devant vos yeux : ce n'est pourtant pas le Marquis.

## TEXTE 5

### Crébillon fils

#### *Les Egarements du cœur et de l'esprit*

Elle se promenait nonchalamment dans la grande allée, du côté de la pièce d'eau qui la termine. J'admirai quelque temps la noblesse de sa taille, et cette grâce infinie qui régnait dans toutes ses actions : quelques transports, que, dans cette situation elle me causât, je n'en voyais pas assez ; mais, timide comme je l'étais, je tremblais de me présenter à ses yeux : je désirais, je redoutais cet instant qui allait me les rendre ; il me surprit dans cette confusion d'idées. Mon émotion redoubla. Je profitai de l'espace qui était encore entre

nous deux pour la regarder avec toute la tendresse qu'elle m'inspirait : à mesure qu'elle s'avavançait vers moi, je sentais mon trouble s'augmenter, et ma timidité renaître. Un tremblement universel, qui s'empara de moi, me laissa à peine la force de marcher. Je perdis toute contenance : j'avais remarqué que, lorsque nous nous étions trouvés à quelques pas l'un de l'autre, elle avait détourné ses regards de dessus moi ; que, les y portant encore et trouvant toujours les miens fixés sur elle, elle avait recommencé les mêmes mouvements : je les avais attribués à l'embarras où ma trop grande hardiesse l'avait mise, et peut-être à quelque sentiment d'aversion et de dégoût. Loin de me rassurer contre une idée si cruelle, et de me flatter que ma vue lui faisait une plus douce impression, elle me frappa au point , qu'en passant auprès d'elle, je n'osai la regarder comme j'avais fait jusque-là. Je parus même porter mes regards ailleurs. Je m'aperçus avec douleur, que cette précaution était inutile, mon inconnue ne m'avait seulement pas remarqué. Ce dédain me surprit et m'affligea. La vanité me fit croire, que je ne le méritais pas. Dès lors, j'avais sans doute dans le cœur le germe de ce que j'ai été depuis. Je crus m'être trompé ; et, ne pouvant penser mal longtemps de moi-même, je m'imaginai que la modestie seule l'avait contrainte à ce qu'elle venait de faire.

Elle marchaient toutes deux si lentement, que me flattai que, sans marquer aucune affectation, je pourrais les rejoindre encore. Je continuai donc ma route, non sans me retourner souvent, autant pour m'instruire du chemin que prendrait mon inconnue, que pour tâcher de la surprendre dans le même soin. Le mien en partie me réussit pas ; et je pus seulement reconnaître qu'elle se disposait à prendre le chemin de la Porte du Pont-Royal. Je revins brusquement sur mes pas ; et, en coupant par différentes allées, je m'y trouvai presque dans l'instant qu'elle arrivait : je lui fis place respectueusement, et cette politesse m'attira de sa part une révérence, qu'elle me fit sèchement, et les yeux baissés. Je me rappelai alors toutes les occasions que j'avais lues dans les romans de parler à sa maîtresse, et je fus surpris qu'il n'y en eût pas une dont je pusse faire usage. Je souhaitai mille fois qu'elle fit un faux-pas, qu'elle se donnât même une entorse : je ne voyais plus que ce moyen pour engager la conversation ; mais il me manqua encore, et je la vis monter en carrosse, sans qu'il lui arrivât d'accident dont je pusse tirer avantage.

Par malheur je n'avais à cette porte, ni mon équipage, ni mes gens. Privé de la ressource de la faire suivre, je pensai l'entreprendre moi-même ; mais quand ce que j'étais, et la façon distinguée dont j'étais mis, ne me l'auraient pas défendu, je n'aurais pu me flatter de le faire longtemps. Je me repentis mille fois de n'être pas descendu à cette porte : j'aurais pris des mesures trop justes pour ne pas apprendre enfin qui était cette inconnue ; mais il n'était plus temps, et je m'en fis autant de reproches que si j'eusse dû deviner, et qu'elle était aux Tuileries, et la porte par laquelle elle y était entrée.

## TEXTE 6

Abbé Prévost

*Manon Lescaut*

Le seul valet qui composait notre domestique me prit un jour à l'écart pour me dire, avec beaucoup d'embarras, qu'il avait un secret d'importance à me communiquer. Je l'encourageai à parler librement. Après quelques détours, il me fit entendre qu'un seigneur étranger semblait avoir pris beaucoup d'amour pour Mademoiselle Manon. Le trouble de mon sang se fit sentir dans toutes mes veines. En a-t-elle pour lui ? interrompis-je plus brusquement que la prudence ne permettait pour m'éclaircir. Ma vivacité l'effraya. Il me répondit, d'un air inquiet, que sa pénétration n'avait pas été si loin, mais qu'ayant bien observé, depuis plusieurs jours, que cet étranger venait assidûment au bois de Boulogne, qu'il y descendait de son carrosse, et que, s'engageant seul dans les contre-allées, il paraissait chercher l'occasion de voir ou de rencontrer Mademoiselle, il lui était venu à l'esprit de faire quelque liaison avec ses gens, pour apprendre le nom de leur maître ; qu'ils le traitaient de Prince italien, et qu'ils le soupçonnaient eux-mêmes de quelque aventure galante ; qu'il n'avait pu se procurer d'autres lumières, ajouta-t-il en tremblant, parce que le Prince, étant alors sorti du bois, s'était approché familièrement de lui, et lui avait demandé son nom ; après quoi, comme s'il eût deviné qu'il était à notre service, il l'avait félicité d'appartenir à la plus charmante personne du monde.

J'attendais impatiemment la suite de ce récit. Il le finit par des excuses timides, que je n'attribuai qu'à mes imprudentes agitations. Je le pressai en vain de continuer sans déguisement. Il me protesta qu'il ne savait rien de plus, et que ce qu'il venait de me raconter étant arrivé le jour précédent, il n'avait pas revu les gens du Prince. Je le rassurai, non seulement par des éloges, mais par une honnête récompense, et sans lui marquer la moindre défiance de Manon, je lui recommandai, d'un ton plus tranquille, de veiller sur toutes les démarches de l'étranger.

Au fond, sa frayeur me laissa de cruels doutes. Elle pouvait lui avoir fait supprimer une partie de la vérité. Cependant, après quelques réflexions, je revins de mes alarmes, jusqu'à regretter d'avoir donné cette

marque de faiblesse. Je ne pouvais faire un crime à Manon d'être aimée. Il y avait beaucoup d'apparence qu'elle ignorait sa conquête ; et quelle vie allais-je mener si j'étais capable d'ouvrir si facilement l'entrée de mon cœur à la jalousie ? Je retournai à Paris le jour suivant, sans avoir formé d'autre dessein que de hâter le progrès de ma fortune en jouant plus gros jeu, pour me mettre en état de quitter Chaillot au premier sujet d'inquiétude. Le soir, je n'appris rien de nuisible à mon repos. L'étranger avait reparu au bois de Boulogne, et prenant droit de ce qui s'était passé la veille pour se rapprocher de mon confident, il lui avait parlé de son amour, mais dans des termes qui ne supposaient aucune intelligence avec Manon. Il l'avait interrogé sur mille détails. Enfin il avait tenté de le mettre dans ses intérêts par des promesses considérables, et tirant une lettre qu'il tenait prête, il lui avait offert inutilement quelques louis d'or pour la rendre à sa maîtresse.

Deux jours se passèrent sans aucun autre incident. Le troisième fut plus orageux. J'appris, en arrivant de la ville assez tard, que Manon, pendant sa promenade, s'était écartée un moment de ses compagnes, et que l'étranger, qui la suivait à peu de distance, s'étant approché d'elle au signe qu'elle lui en avait fait, elle lui avait remis une lettre qu'il avait reçue avec des transports de joie. Il n'avait eu le temps de les exprimer qu'en baisant amoureusement les caractères, parce qu'elle s'était aussitôt dérobée. Mais elle avait paru d'une gaieté extraordinaire pendant le reste du jour, et depuis qu'elle était rentrée au logis, cette humeur ne l'avait pas abandonnée. Je frémis, sans doute, à chaque mot. Es-tu bien sûr, dis-je tristement à mon valet, que tes yeux ne t'aient pas trompé ? Il prit le Ciel à témoin de sa bonne foi. Je ne sais à quoi les tourments de mon cœur m'auraient porté si Manon, qui m'avait entendu rentrer, ne fût venue au-devant de moi avec un air d'impatience et des plaintes de ma lenteur. Elle n'attendit point ma réponse pour m'accabler de caresses, et lorsqu'elle se vit seule avec moi, elle me fit des reproches fort vifs sur l'habitude que je prenais de revenir si tard. Mon silence lui laissant la liberté de continuer, elle me dit que, depuis trois semaines, je n'avais pas passé une journée entière avec elle ; qu'elle ne pouvait soutenir de si longues absences ; qu'elle me demandait du moins un jour par intervalles et que, dès le lendemain, elle voulait me voir près d'elle du matin au soir. J'y serai, n'en doutez pas, lui répondis-je d'un ton assez brusque. Elle marqua peu d'attention pour mon chagrin, et dans le mouvement de sa joie, qui me parut en effet d'une vivacité singulière, elle me fit mille peintures plaisantes de la manière dont elle avait passé le jour. Etrange fille ! me disais-je à moi-même ; que dois-je attendre de ce prélude ? L'aventure de cette première séparation me revint à l'esprit. Cependant je croyais voir, dans le fond de sa joie et de ses caresses, un air de vérité qui s'accordait avec les apparences.

Il ne me fut pas difficile de rejeter la tristesse, dont je ne pus me défendre pendant notre souper, sur une perte que je me plaignis d'avoir faite au jeu. J'avais regardé comme un extrême avantage que l'idée de ne pas quitter Chaillot le jour suivant fût venue d'elle-même. C'était gagner du temps pour mes délibérations. Ma présence éloignait toutes sortes de craintes pour le lendemain, et si je ne remarquais rien qui m'obligeât de faire éclater mes découvertes, j'étais résolu de transporter, le jour d'après, mon établissement à la ville, dans un quarter où je n'eusse rien à démêler avec les Princes. Cet arrangement me fit passer une nuit plus tranquille, mais il ne m'ôtait pas la douleur d'avoir à trembler pour une nouvelle infidélité.

## TEXTE 7

Vivant Denon

### *Point de lendemain*

Au milieu de nos raisonnements métaphysiques, on me fit apercevoir, au bout d'une terrasse, un pavillon qui avait été le témoin des plus doux moments. On me détailla sa situation, son ameublement. Quel dommage de n'en pas avoir la clef ! Tout en causant, nous approchions. Il se trouva ouvert ; il ne lui manquait plus que la clarté du jour. Mais l'obscurité pouvait aussi lui prêter quelques charmes. D'ailleurs, je savais combien était charmant l'objet qui allait l'embellir.

Nous frémirent en entrant. C'était un sanctuaire, et c'était celui de l'amour. Il s'empara de nous ; nos genoux fléchirent : nos bras s'enlacèrent, et, ne pouvant nous soutenir, nous allâmes tomber sur un canapé qui occupait une partie du temple. La lune se couchait, et le dernier de ses rayons emporta bientôt le voile d'une pudeur qui, je crois, devenait importune. Tout se confondit dans les ténèbres. La main qui voulait me repousser sentait battre mon cœur. On voulait me fuir, on retombait plus attendrie. Nos âmes se rencontraient, se multipliaient ; il en naissait une de chacun de nos baisers.

Devenue moins tumultueuse, l'ivresse de nos sens ne nous laissait cependant point encore l'usage de la voix. Nous nous entretenions dans le silence par le langage de la pensée. Madame de T\*\*\* se réfugiait dans mes bras, cachait sa tête dans mon sein, soupirait, et se calmait à mes caresses : elle s'affligeait, se consolait, et demandait de l'amour pour tout ce que l'amour venait de lui ravir.

Cet amour, qui l'effrayait un instant avant, la rassurait dans celui-ci. Si d'un côté, on veut donner ce qu'on a laissé prendre, on veut, de l'autre, recevoir ce qui fut dérobé ; et, de part et d'autre, on se hâte d'obtenir une seconde victoire pour s'assurer de sa conquête.

Tout ceci avait été un peu brusqué. Nous sentîmes notre faute. Nous reprîmes avec plus de détail ce qui nous était échappé. Trop ardent, on est moins délicat. On court à la jouissance en confondant tous les délices qui la précèdent : on arrache un nœud, on déchire une gaze : partout la volupté marque sa trace, et bientôt l'idole ressemble à la victime.

Plus calmes, nous trouvâmes l'air plus pur, plus frais. Nous n'avions pas entendu que la rivière, dont les flots baignent les murs du pavillon, rompait le silence de la nuit par un murmure doux qui semblait d'accord avec la palpitation de nos cœurs. L'obscurité était trop grande pour laisser distinguer aucun objet ; mais, à travers le crêpe transparent d'une belle nuit d'été, notre imagination faisait d'une île qui était devant notre pavillon un lieu enchanté. La rivière nous paraissait couverte d'amours qui se jouaient dans les flots. Jamais les forêts de Gnide n'ont été si peuplées d'amants, que nous en peuplions l'autre rive. Il n'y avait pour nous dans la nature que des couples heureux, et il n'y en avait point de plus heureux que nous. Nous aurions défié Psyché et l'Amour. J'étais aussi jeune que lui ; je trouvais Madame de T\*\*\* aussi charmante qu'elle. Plus abandonnée, elle me sembla plus ravissante encore. Chaque moment me livrait une beauté. Le flambeau de l'amour me l'éclairait pour les yeux de l'âme, et le plus sûr des sens confirmait mon bonheur. Quand la crainte est bannie, les caresses cherchent des caresses : elles s'appellent plus tendrement. On ne veut plus qu'une faveur soit ravie. Si l'on diffère, c'est raffinement. Le refus est timide, et n'est qu'un tendre soin. On désire, on ne voudrait pas ; c'est l'hommage qui plaît... Le désir flatte... L'âme en est exaltée... On adore... On ne cèdera point... On a cédé.

[...]

Je prie le lecteur de se souvenir que j'ai vingt ans. Cependant la conversation changea d'objet : elle devint moins sérieuse. On osa même plaisanter sur les plaisirs de l'amour, l'analyser, en séparer le moral, le réduire au simple, et prouver que les faveurs n'étaient que du plaisir ; qu'il n'y avait d'engagement (philosophiquement parlant) que ceux que l'on contractait avec le public, en lui laissant pénétrer nos secrets, et en commettant avec lui quelques indiscretions. « Quelle nuit délicieuse, dit-elle, nous venons de passer par l'attrait de ce seul plaisir, notre guide et notre excuse ! Si des raisons, je le suppose, nous forçaient à nous séparer demain, notre bonheur, ignoré de toute la nature, ne nous laisserait, par exemple, aucun lien à dénouer... quelques regrets, dont un souvenir agréable serait le dédommagement... Et puis, au fait, du plaisir, sans toutes les lenteurs, le tracas et la tyrannie des procédés. »

Nous sommes tellement *machines* (et j'en rougis), qu'au lieu de toute la délicatesse qui me tourmentait avant la scène qui venait de se passer, j'étais au moins pour moitié dans la hardiesse de ces principes ; je les trouvais sublimes, et je me sentais déjà une disposition très prochaine à l'amour de la liberté.

## TEXTE 8

Diderot

### *Jacques le fataliste*

« L'hôtesse. – Il y avait environ trois mois qu'ils en étaient au même point, lorsque Mme de la Pommeraye crut qu'il était temps de mettre en jeu ses grands ressorts. Un jour d'été qu'il faisait beau et qu'elle attendait le marquis à dîner, elle fit dire à la d'Aisnon et à sa fille de se rendre au Jardin du Roi. Le marquis vint, on servit de bonne heure, on dîna, on dîna gaiement. Après dîner, Mme de la Pommeraye propose une promenade au marquis, s'il n'avait rien de plus agréable à faire. Il n'y avait ce jour-là ni Opéra ni comédie, ce fut le marquis qui en fit la remarque ; et pour se dédommager d'un spectacle amusant par un spectacle utile, le hasard voulut que ce fût lui-même qui invitât la marquise à aller voir le Cabinet du Roi. Il ne fut pas refuser, comme vous pensez bien. Voilà les chevaux mis, les voilà partis, les voilà arrivés au Jardin du Roi, les voilà mêlés dans la foule, regardant tout, et ne voyant rien, comme les autres »

Lecteur, j'avais oublié de vous peindre le site des trois personnages dont il s'agit ici, Jacques, son maître, et l'hôtesse ; faute de cette attention, vous les avez entendu parler, mais vous ne les avez point vus ; il vaut mieux tard que jamais. La maîtresse, à gauche, en bonnet de nuit, en robe de chambre, était étalé nonchalamment dans un grand fauteuil de tapisserie, son mouchoir jeté sur le bras du fauteuil et sa tabatière à la main. L'hôtesse sur le fond, en face de la porte, proche de la table, son verre devant elle. Jacques, sans chapeau, à sa droite, les deux coudes appuyés sur la table, et la tête penchée entre deux bouteilles ; deux autres

étaient à terre à côté de lui.

« Au sortir du Cabinet, le marquis et sa bonne amie se promenèrent dans le jardin. Ils suivirent la première allée qui est à droite en entrant, proche l'Ecole des arbres, lorsque Mme de la Pommeraye fit un cri de surprise, en disant : « Je ne me trompe pas, je crois que ce sont elles ; oui, ce sont elles-mêmes. » Aussitôt on quitte le marquis, et l'on s'avance à la rencontre de nos deux dévotes. La d'Aisnon fille était à ravir sous ce vêtement simple qui, n'attirant point le regard, fixe l'attention tout entière sur la personne. « Ah ! c'est vous, madame ?

« - Oui, c'est moi.

« - Et comment vous portez-vous, et qu'êtes-vous devenue depuis une éternité ?

« - Vous savez nos malheurs ; il a fallu s'y résigner et vivre retirées comme il convenait à notre petite fortune, sortir du monde, quand on ne peut plus s'y montrer décemment.

« - Mais moi, me délaisser, moi qui ne suis pas du monde, et qui ai toujours le bon esprit de le trouver aussi maussade qu'il l'est !

« - Un des inconvénients de l'infortune, c'est la méfiance qu'elle inspire ; les indigents craignent d'être importuns.

« - Vous, importunes pour moi ! Ce soupçon est une injure.

« - Madame, j'en suis tout à fait innocente, je vous ai rappelée dix fois à maman, mais elle me disait : Mme de la Pommeraye... Personne, ma fille, ne pense plus à nous.

« - Quelle injustice ! Asseyons-nous, nous causerons. Voilà M. le marquis des Arcis, c'est mon ami et sa présence ne vous gênera pas. Comme mademoiselle est grandie ! comme elle est embellie depuis que nous ne nous sommes vues !

« - Notre position a cela d'avantageux, qu'elle nous prive de tout ce qui nuit à la santé. Voyez son visage, voyez ses bras, voilà ce qu'on doit à la vie frugale et réglée, au sommeil, au travail, à la bonne conscience, et c'est quelque chose... » On s'assit, on s'entretint d'amitié. La d'Aisnon mère parla bien, la d'Aisnon fille parla peu ; le ton de la dévotion fut celui de l'une et de l'autre, mais avec aisance et sans pruderie. Longtemps avant la chute du jour, nos deux dévotes se levèrent. On leur représenta qu'il était encore de bonne heure ; la d'Aisnon mère dit assez haut à l'oreille de Mme de la Pommeraye, qu'elles avaient encore un exercice de piété à remplir, et qu'il leur était impossible de rester plus longtemps. Elles étaient déjà à quelque distance, lorsque Mme de la Pommeraye se reprocha de ne leur avoir pas demandé leur demeure et de ne leur avoir pas appris la sienne : « C'est une faute, ajouta-t-elle, que je n'aurais pas commise autrefois. » Le marquis courut pour la réparer ; elles acceptèrent l'adresse de Mme de la Pommeraye, mais, quelles que furent les instances du marquis, il ne peut obtenir la leur. Il n'osa pas leur offrir sa voiture, en avouant à Mme de la Pommeraye qu'il en avait été tenté. »